

FREINET AU BRÉSIL

Une rencontre internationale des éducateurs Freinet (RIDEF) est prévue au Brésil, à Florianopolis (Santa Catarina), du 17 au 28 juillet 1988 (avec visite de classes les jours suivants). Nous publions ici, en « avant-résumé », les réflexions de Roger Ueberschlag faisant suite à un voyage de cinq semaines au Brésil, en juillet 1987, au cours duquel il a rencontré des militants de la pédagogie Freinet et animé des réunions et des stages à Rio, São Paulo et Recife.

UN ENSEIGNEMENT PUBLIC ÉTOUFFÉ PAR LA DROITE

Les freinetistes européens qui se rendent au Brésil sont d'abord étonnés de ne trouver de traces ou de réalisations d'École moderne que dans quelques écoles privées de la moyenne bourgeoisie. De plus, ce sont habituellement des professeurs d'université qui sont ici les initiateurs à cette pédagogie et non les militants des « savoirs populaires » ou les instituteurs eux-mêmes. En 1963, pourtant, on avait assisté à la jonction des militants de l'alphabétisation avec ceux des cultures populaires mais l'action du régime militaire venu au pouvoir en 1964 eut vite fait d'extirper du Mobral (Mouvement brésilien d'alphabétisation) les racines des « connaissances de forme critique ». L'enseignement de base (enseignement primaire public et alphabétisation) allait être affligé d'une double tare : l'absence de qualité et l'absence de crédibilité.

Pour garantir à un enseignement public un fonctionnement normal, trois conditions de bon sens sont requises, quel que soit le pays considéré :

- a) une formation spécifique des maîtres,
 - b) un lieu d'exercice fonctionnel doté du matériel indispensable,
 - c) un salaire conforme à la qualification et aux responsabilités d'un enseignant.
- Aucune de ces trois conditions n'est réalisée actuellement au Brésil ce qui explique les grandes difficultés à y implanter une pédagogie de type Freinet.

La formation des maîtres

Comme la plupart des pays modernes, le Brésil (huitième puissance économique

du monde !) forme ses maîtres à l'université mais il n'existe pas de garantie d'emploi à la fin des études (essentiellement théoriques). Les étudiants à diplômes équivalents préfèrent des emplois plus lucratifs dans le secteur des services. Le corps enseignant est constitué de professeurs (l'instituteur s'intitule : professeur de l'enseignement primaire) recrutés par des communes ou par l'État (dans ce cas, avec un traitement supérieur mais tout à fait insuffisant). L'enseignement privé paye mieux et offre des conditions de travail plus supportables. La concertation entre les maîtres y est de règle et assure un continu de formation dont sont privés les enseignants publics. Ceci en zone urbaine. En dehors des villes, les grands propriétaires ruraux font la loi et sont tout à fait hostiles à la scolarisation des enfants qui signifie pour eux l'apparition d'une génération de travailleurs intelligents et donc indociles. D'ailleurs, la composition de l'Assemblée nationale dans ce pays revenu à une démocratie fragile ne permet de se faire aucune illusion sur les projets de démocratisation de l'enseignement : l'Assemblée n'est pas du tout représentative de la société. La bourgeoisie industrielle et la grande propriété rurale y sont sur-représentées par rapport aux autres catégories sociales. Alors que les syndicats agricoles comptent huit millions d'adhérents dans tout le pays, ils n'ont réussi à faire élire que trois députés. Les grands propriétaires terriens, eux, dominant 30 % de l'Assemblée (Walder de Gors, dans *Le Monde* du 7 octobre 1987).

Les conditions d'exercice

Un établissement scolaire au Brésil, dans l'enseignement public, est généralement

une bâtisse inconfortable où les élèves étudient « à la chaîne ».

Trois vagues d'élèves se succèdent, en effet, dans ces casernes scolaires non surveillées la nuit donc plus ou moins vandalisées : bancs brisés, tableaux noirs à la peinture écaillée, armoires inutilisables, sanitaires obstrués. Peu de carreaux cassés car les vitres sont remplacées par des volets métalliques inclinables protégeant du soleil mais laissant passer le vent et la poussière. Seul, l'ensoleillement et une température agréable en toutes saisons font oublier la laideur des locaux aux murs nus. Il faut imaginer que des milliers d'élèves se croisent chaque jour dans les couloirs et qu'il est impossible de personnaliser les locaux par des décorations, des travaux d'élèves qui seraient vite arrachés. Le rare matériel didactique n'est pas dans les classes mais dans des réserves verrouillées proches du bureau commun aux trois directeurs successifs prenant en charge les vagues d'élèves qui arrivent à 7 heures, 11 heures et 15 heures. Implanter, par exemple, un équipement Freinet équivaldrait pour nous, en Europe, à laisser un micro-ordinateur, jour et nuit, sous un préau.

Un traitement de survie

Les enseignants s'accommodent de ces conditions inhumaines car ils les ont déjà vécues comme élèves. Mais ils n'ont pas la compensation d'être rétribués correctement pour leur travail et leurs responsabilités. En 1987, une institutrice touchait en début de carrière 4 580 cruzados par mois (680 FF), un professeur de lycée en fin de carrière, 11 689 cruzados (1 750 FF). Le plan Cruzado instituant, pour lutter contre l'inflation, le gel des salaires, au printemps 87, fut considéré par l'opinion



1. Formule UN à la maternelle



3. Travail de groupe : le témoignage des praticiens



2. Amphî au stage Freinet à Sao Paulo



4. Synthèse-cirque : Freinet et le vitalisme ou Celestino adopte Vitalino

publique comme « la plus grande confiscation salariale effectuée depuis un demi-siècle ». Ce gel correspondait à une diminution du pouvoir d'achat de 40 %. Dans l'État de Rio, 130 000 professeurs décidèrent une grève illimitée à partir du 18 juin mais qui s'épuisa sans avoir obtenu des avantages appréciables. Au Brésil, 17 % des travailleurs payés au salaire minimum sont revenus au niveau de 1950 : les 1 969 cruzados mensuels (280 FF) équivalent au prix de 2,5 litres de lait par jour. Le gouvernement s'abrite derrière les contraintes économiques : les intérêts de la dette nationale sont de 12 milliards de dollars pour un excédent commercial de 4 milliards de dollars en 1986 !

UNE ÉCOLE PRIVÉE FREINET FÊTE SES DIX-SEPT ANS

L'enseignement privé, au Brésil, n'a pas la même physionomie qu'en France. Il ne vient pas doubler un enseignement officiel qui serait capable d'accueillir tous les enfants. Il supplée souvent les carences de l'État et correspond à des initiatives locales de la population. Ses écoles ne se sont pas constituées en réseau national, au service d'une emprise cléricale. Le catholicisme brésilien ne peut d'ailleurs être mis sur le même pied que son homologue

français et les thèses d'une « théologie de la libération » font frémir d'inquiétude le Vatican. Enfin, plus de 100 000 communautés de base d'inspiration catholique (1) constituent avec les associations de quartier, les syndicats ouvriers et paysans, les groupes de femmes, une force de pression importante sur l'activité du Parlement qui ne compte que douze députés ouvriers sur cinq cent quatre vingt huit représentants.

Pour survivre, enseignants publics ou privés font des cours dans plusieurs établissements, du matin au soir. Mais, dans l'enseignement privé, les éducateurs peuvent compter sur trois facilités : une équipe pédagogique fondée sur la cooptation ou le choix de la direction, une gestion sensible à l'acquisition de matériel, des relations permanentes avec les parents très intéressés au développement de leurs enfants.

A Recife, il a fallu à Fatima Morais, une dizaine d'années pour constater que, sans s'en douter, elle pratiquait dans son école, la pédagogie Freinet. Première coïncidence, le nom de l'école : « Recanto infantil » littéralement « réserve d'enfants », le nom donné par Élise Freinet à l'école de Vence. Deuxième similitude : la place de l'expression et de l'art dans l'enseignement maternel. On sait que la mentalité des Brésiliens est extravertie : chanter, danser, exprimer

ses sentiments, pratiquer des arts artisanaux, inventer des instruments de musique sont des activités de la vie quotidienne chez les adultes, mais auxquelles l'école traditionnelle fermait la porte. Fatima Morais et ses collègues l'ont ouverte toute grande. Il ne se passe de mois sans que des réjouissances de circonstance ne soient précédées par un intense travail artistique. Ainsi les fêtes chrétiennes, juives, africaines sont l'occasion de magnifier le métissage culturel spontané d'élèves d'origine diverse.

Troisième ressemblance : la diffusion des productions des enfants par des albums, le journal scolaire et la confection d'un livre de vie en guise de syllabaire au cours préparatoire. Prévue initialement comme se limitant au niveau pré-scolaire, l'école, sous la pression des parents a suivi l'évolution des enfants de sorte qu'aujourd'hui toute la scolarité obligatoire — école + collège — est prise en charge. Six cents élèves et un encadrement de plus de cinquante personnes font de cette école Freinet, la plus importante de l'Amérique latine en tant qu'école alternative.

L'ÉCOLE DES ENFANTS DES RUES

Au Brésil, la population est passée de 81 millions d'habitants en 1965 à 138,6



L'autre école : Survivre par de petits boulots

millions en 1986 et la mortalité infantile a régressé, pour 1 000 habitants, de 128 à 69 durant la même période. De nombreux pays du Tiers monde sont dans cette situation qui les rend incapables de scolariser les nouvelles générations ni même d'assurer une vie décente aux familles : à la frange des villes, dans des habitations clandestines, précaires et menacées de destruction végètent des familles qui envoient leurs enfants mendier en ville ou dans le meilleur des cas, effectuer des « petits boulots ». Ces enfants et adolescents couchent n'importe où et retournent dans leur famille pour la fin de semaine avec un peu d'argent ou de provisions pour la survie de ceux qui ne peuvent s'éloigner.

Perspectives, revue de l'Unesco (n° 1, 1987) s'est inquiétée de ce problème en citant, en particulier, des cas africains comme celui du Kenya dont la population a triplé en trente ans. A Nairobi, on les appelle les « gosses des parkings » parce qu'ils aident les automobilistes à se garer et obtiennent d'eux un peu d'argent pour la surveillance et le lavage de leur véhicule. Ici, à Rio, on évalue à un million (six millions pour l'ensemble du pays) les enfants sans domicile fixe, les enfants des rues, rebelles à toute scolarisation. Pourtant, des services sociaux et diverses associations tentent de leur venir en aide et ont contribué à la naissance d'un mouvement national des enfants des rues.

J'ai rendu visite à une équipe d'animateurs qui, autour de Ligia Costa Leite fait fonctionner, à Rio, une école de 900

enfants accueillis en trois fournées de 300 élèves : enfants sans famille (30 %) qui mendient leur nourriture et dorment en plein air, adolescents qui vivent de petits emplois et rejoignent leur famille en fin de semaine (40 %), élèves rejetés de l'école traditionnelle pour avoir échoué dans l'apprentissage de la lecture et livrés à eux-mêmes (30 %).

Cette 988^e école de Rio est logée dans la « Passerelle de Samba ». Il s'agit d'une avenue bordée de gradins atteignant la hauteur de six étages dans les flancs desquels on avait primitivement installé des vestiaires pour les milliers d'artistes ou de gens ordinaires qui se costumant pour les célèbres défilés du carnaval. Le carnaval se déroule en période de fortes chaleurs mais le reste de l'année cette construction célèbre, due à Oscar Niemeyer, pouvait servir à un autre usage : accueillir des enfants qui ne pouvaient être scolarisés ailleurs.

Pour Ligia Costa Leite, les programmes et les méthodes de l'enseignement habituel n'auraient eu qu'un effet de rejet sur ces jeunes de plus de douze ans qui souhaitaient pourtant être alphabétisés : « Il faut ici tenir compte de leur psychologie particulière, de leur besoin de mobilité, d'improvisation, d'immédiateté, d'irrévérence et même d'agressivité. » Dès le premier jour, les arrivants testent si les enseignants les traitent en adulte, s'ils respectent leur identité décriée, s'ils reconnaissent leurs besoins d'affectivité et leur soif de solidarité. L'objectif annoncé et accepté est de mettre au niveau de la quatrième année primaire, ces enfants qui ne peuvent pas endurer l'école plus de quatre semestres. L'alphabétisation et l'acquisition de connaissances doit nécessairement se greffer sur les éléments qu'ils apportent de leur vie quotidienne. C'est dire que la pédagogie Freinet a ici un terrain expérimental d'élection. Elle n'est pas pratiquée sous ce nom ici mais sa désignation importe moins que la similitude des démarches entre leurs expériences et les nôtres.

UN STAGE ORGANISÉ PAR DES FOUS POUR DES FOUS

« Freinetistas estamos tateando com voces : Ha un caminho muito largo do tatei a conquista » (Freinetistes — du monde entier — nous tâtonnons avec vous : c'est un long chemin que celui qui conduit du tâtonnement à la maîtrise).

A l'université de São Paulo s'est tenu du 11 au 14 juillet 1987 un stage « Actualité de Freinet » lancé par des professeurs d'universités d'État qui ne connaissaient que vaguement la vie et l'œuvre de Freinet. Ainsi Maria-Amalia Tozoni Reis, professeur de français, lors de la préparation d'une thèse en France, avait entendu parler de sa pédagogie originale mais les

informations recueillies lui semblaient d'une faible utilité pour son propre travail qui était de préparer ses propres étudiants à une maîtrise de littérature. Elle savait pourtant par une autre collègue, Carmen Silvia Ramalho Marques, responsable régionale du mouvement Freinet pour São Paulo que des enseignants de Campinas, de Paulínea, de São Carlos et de São Paulo essayaient de se regrouper. L'université d'État de São Paulo souffre de son éclatement en quatorze satellites parfois éloignés d'une centaine de kilomètres les uns des autres. La ville d'Assis semblait convenir pour un regroupement des sympathisants Freinet. Mais en juillet 1987, en pleine période de vacances, le projet semblait voué à l'échec : « C'est un stage organisé par des fous pour des fous » déclaraient quelques sceptiques. Ce n'était pas l'opinion du directeur de l'Institut universitaire d'Assis, M. Belloto, qui fournit avec persévérance l'appui logistique utile et co-signa les attestations de stage pour donner à ces journées d'études leurs lettres de noblesse. On attendait ainsi une trentaine de rescapés d'une grève d'enseignants qui durait depuis plus d'un mois. Il en vint plus de deux cents.

L'inexpérience de cinq professeurs d'université, étrangers aux sciences de l'éducation, fut leur meilleur atout. N'ayant pas de modèle standard de stage Freinet, ils en inventèrent un en commençant par exclure du programme tout ce qui pouvait rappeler un cours universitaire. Une place prépondérante accordée aux « ateliers » apporta la vérification d'un propos de Freinet : « *Œuvrer ensemble d'abord, pour mieux discuter ensuite.* »

Les ateliers d'une trentaine de personnes, bénéficiant d'outils et de matières premières en abondance, s'intitulaient : Expression plastique - Cirque - Fabrication de marionnettes géantes - Convivialité musicale - Imprimerie à l'école - Limographe - De la création au jeu dramatique - Les techniques d'illustration. On vit les locaux et les dégagements de l'université envahis progressivement par les réalisations qui lui donnaient, en fin de stage, un air de fête. La partie théorique était assurée par les témoignages de praticiens, la projection de films (« L'école buissonnière » mais aussi des films brésiliens sur des réalisations locales). Le stage ne se termina pas par une assemblée générale, genre considéré comme insipide au Brésil, mais par une parade de cirque, sur les espaces verts de l'université, entourée d'un bosquet. Les concepts freinetiques furent mimés, chahutés, reconnus et applaudis avec humour. Il me sembla alors que nous avions beaucoup de leçons à recevoir des Brésiliens.

Roger UEBERSCHLAG

(1) Christian Leray : Brésil, Le défi des communautés, Editions L'Harmattan, Paris, 1985.